

Bulletin
de la
Classe des Lettres
et des Sciences Morales
et Politiques

EXTRAIT

Entre Francis Jammes et Charles Du Bos :
la poétesse Alliette Audra
(Paris, 1897 - Lausanne, 1962)

par Jacques Stiennon
Membre de la Classe



6^e série
Tome VII

1-6
1996

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE





EXPOSÉ

Entre Francis Jammes et Charles Du Bos : la poétesse Alliette Audra

(Paris, 1897 - Lausanne, 1962)

par Jacques Stiennon
Membre de la Classe

*Les vents depuis toujours, qu'on entendit
l'un après l'autre, variés, les soirs
plus fort et le matin plus doux tandis
qu'il faisait beau, vents tels des encensoirs
aux mains de Dieu, qui balançaient nos vies,
vous voilà donc sur mon seuil tous ensemble
comme si ma pauvre âme inassouvie
détenait le pouvoir qui vous rassemble.*

*Entrez chez moi dès lors que c'est chez vous ;
rien n'est changé, j'habite avec la paix.
Je vous attendais d'ailleurs à genoux
et j'ai reconnu celui qui frappait :*

*Toi le premier qui soulevais la frange
de mes cheveux courts et sur la rivière
d'Ardenne bruissais, faisant un mélange
de musique, de joie et de lumière,
vent sois béni comme est béni le pain.
Et toi dont nous aimions l'accent usé
Vent des forêts perdu dans les sapins,
merci de nous avoir tant amusés
quand nous faisions des huttes de fougères,
prenant ta voix pour celle d'une Indienne
captive qui l'envoie en messagère
jusqu'à ce que vraiment tu la deviennes¹.*

¹ *Les Vents*. Ce poème a été publié, dans son intégralité en 1939 dans le recueil *Du Côté de la neige* et dans *La douceur du monde. Poèmes et images*, Paris, 1973, non paginé.

Jeux d'enfants, jeux déjà de poète. Oui, tout commence avec l'Ardenne, à la fin du XVIII^e siècle, sur les collines dominant l'Ourthe, au-dessus de Barvaux. Là, dans le petit village de Heyd dissimulé sous les arbres, un cultivateur, Michel-Joseph Orban, a décidé de monter à Liège. De son terroir natal, il a emporté des fleurs, dont il fabrique une poudre de teinte rousse qui va à ravir sur les cheveux et perruques des élégantes qui veulent imiter Marie-Antoinette. Puis, notre colporteur fabrique une autre poudre, la chicorée. Le succès en est foudroyant, tant à Liège et Valenciennes que dans tout l'Empire français. Telle est l'origine d'une fortune que va faire fructifier son fils Henri-Joseph, « l'un des créateurs de la grande industrie liégeoise », et que l'on a souvent comparé à Cockerill.

Mais comme l'écrit son biographe, si « chez John Cockerill, l'esprit d'entreprise avait quelque chose d'aventureux, de chevaleresque.... » Orban, lui, était « un tacticien prudent.... Les vastes entreprises semblaient lui être inspirées sans effort, comme par instinct. Ses hardiesses fécondes étaient des conceptions logiques. Son génie spéculateur était naturellement guidé par son admirable bon sens »².

En ce XIX^e siècle où la révolution industrielle modifie profondément les structures sociales, bon nombre de maîtres de forges, de capitaines d'industrie qui se sont faits eux-mêmes recherchent des alliances matrimoniales qui leur permettent de renforcer leur ascension dans la société de leur temps. D'où de nombreux mariages de self-made-man de l'industrie avec des jeunes filles de la noblesse. Henri-Joseph Orban n'a pas échappé à cette règle. En premières noces, il épouse Claire de Xhénémont, en secondes noces Thérèse de Rossius d'Humain. Du premier mariage naîtront onze enfants, du second seulement neuf. Avec ses dix filles et ses dix garçons, dont quinze ont fait souche, Henri-Joseph est à l'origine d'une constellation familiale, la galaxie Orban³. On dit plai-

² Cité par Madeleine LIPPENS-PELTZER (voir note 3). Voir aussi la notice sur Henri-Joseph Orban par Camille PAVARD, *Biographie des Liégeois illustres*, Bruxelles, 1905, pp. 296-298.

³ Cf Madeleine LIPPENS-PELTZER, *Descendance de Henri-Joseph Orban à la date du 1^{er} septembre 1971*, s.l., IV-133 pp. Cet énorme et méritoire travail n'est pas exempt d'erreurs. Ainsi la famille de notre poétesse est-elle orthographiée *Andra*. Dès lors, comment l'y repérer ? C'est grâce à M^{me} Juliette Hedde-Fouquet, lors de la préparation de son ouvrage *Famille, si je t'oublie...*, que j'ai pu découvrir l'existence et le talent d'Alliette Audra.

samment, dans la Cité ardente, que la moitié de la ville de Liège est apparentée par les Orban, mais ces alliances ont essaimé largement en France, en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Autriche, en Grèce, en Pologne, en Suède, en Russie, en Roumanie, en Australie, en Amérique, au Japon. Et si je jette un regard amical vers les membres de notre Classe des Lettres, je repère aisément nos confrères Charley del Marmol et Philippe de Woot, tous deux de la descendance du vingtième enfant du second lit, tant que je m'inscris dans la descendance du huitième enfant du premier lit.

*

* *

Alliette Audra, dont je vais m'efforcer de retracer la carrière poétique, prend donc place dans la lignée du seizième enfant, celle d'Octavie Orban, épouse du Liégeois Jules Dawans. Leur fille, Juliette Dawans, épouse Hubert Henrotte. Le père de celui-ci, Jean-Joseph, d'origine modeste, né à Liège dans le quartier populaire de Saint-Séverin, avait des capacités intellectuelles qui attirèrent l'attention du Comte de Mercy-Argenteau. Celui-ci l'engagea comme secrétaire et l'orienta vers le secteur bancaire. Jean-Joseph Henrotte ne tarda pas à voler de ses propres ailes et fonda une banque privée qui devint un des principaux organismes financiers sur la place de Paris. Son fils Hubert (1844-1920) marcha sur ses traces⁴, et sa fille Jeanne (1871-1956) épousa l'héritier d'une famille de la bourgeoisie parisienne, d'origine huguenote, les Audra. Édouard Audra (1876-1914) gèrera une importante société d'assurances maritimes, tout en exerçant un mécénat culturel qui meublera son domicile parisien d'œuvres d'art de haute qualité.

C'est dans ce milieu privilégié que naîtront six enfants, dont deux au moins retiendront aujourd'hui notre attention : Jacques Audra, né en 1895, et Alliette, née en 1897 et décédée en 1962. Entre parenthèses, quel beau prénom que celui d'Alliette, qui lui a été donné par sa marraine, Gabrielle Henrotte, avec le concours de son parrain, Frédéric Masson, l'historien de Napoléon, et qui

⁴ Sur Jean-Joseph et Hubert Henrotte, cf Juliette HEDDE-FOUQUET, « Famille, si je t'oublie... ». *Une alliance franco-belge au XIX^e siècle : Dawans-Orban, Esmoingt de Lavaublanche-Henrotte*, Pacy-sur-Eure, 1989, 380 pp. in -8°.

fut Secrétaire perpétuel de l'Académie française !⁵. Entre le frère et la sœur va naître une affection profonde, qu'expliquent le même âge et des affinités de caractère et de goût qui en feront comme une espèce de couple. Et, pendant les huit premières années de leur existence, Jacques et Alliette Audra prendront souvent le chemin de notre Ardenne, pour y passer des vacances dans le domaine de Rendeux, près de Laroche, propriété de leurs parents Dawans. D'où cette évocation que nous avons placée en liminaire, d'où ce petit poème dans lequel Alliette résume ses impressions d'enfant et exhale sa tristesse d'adulte :

*Il y avait une fois vingt-quatre sapins
et deux enfants sur une colline en Belgique.
Ceux-ci mangeaient de grandes tartines de pain
de seigle en admirant au bord du bois magique
le monde (car, c'était pour eux le monde entier !)
qui se déroulait comme la gloire à leurs pieds.*

*La colline est là-bas, les sapins sont par terre,
le plus beau des enfants il est mort à la guerre,
et la gloire où est-elle ? Où est son meurtrier ?
Vous savez bien qu'on a coupé tous les lauriers⁶.*

Oui, les lauriers étaient coupés ! Pendant la première guerre mondiale, Alliette voit mourir son père, une sœur âgée de quatorze ans et, je dirais même surtout, son frère, tombé au champ d'honneur le 25 octobre 1918. Philippe Barrès a évoqué les circonstances de sa mort :

« En octobre 1918, le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied de la division d'Épinal, auquel j'appartenais alors, comptait comme tous ses pareils, trente-deux officiers. Sur ce nombre, deux avaient dû subir, l'année même, à la suite de blessures, l'amputation d'un bras ; ce qui ne les avait pas empêchés de rejoindre le bataillon, à peine guéris. L'un s'appelait Lebigot, l'autre Jacques Audra. Ils se trouvaient donc parmi nous, à la tête de sections ou de compagnies, lors du déclenchement de la grande offensive de

⁵ Comme en témoigne Nicole Audra de Maistre dans la lettre qu'elle m'a adressée le 13 octobre 1995.

⁶ Poème cité par Nicole AUDRA de MAISTRE, *Alliette Audra et Francis Jammes*, dans *Bulletin de l'Association Francis Jammes*, juin 1987, p. 56. Il évoque un endroit proche de Rendeux, lieu-dit : « Les vingt-quatre sapins », et a été publié dans le recueil *Prairies* (1936).

samment, dans la Cité ardente, que la moitié de la ville de Liège est apparentée par les Orban, mais ces alliances ont essaimé largement en France, en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Autriche, en Grèce, en Pologne, en Suède, en Russie, en Roumanie, en Australie, en Amérique, au Japon. Et si je jette un regard amical vers les membres de notre Classe des Lettres, je repère aisément nos confrères Charley del Marmol et Philippe de Woot, tous deux de la descendance du vingtième enfant du second lit, tant ^{que} que je m'inscris dans la descendance du huitième enfant du premier lit.

*
* *

Alliette Audra, dont je vais m'efforcer de retracer la carrière poétique, prend donc place dans la lignée du seizième enfant, celle d'Octavie Orban, épouse du Liégeois Jules Dawans. Leur fille, Juliette Dawans, épouse Hubert Henrotte. Le père de celui-ci, Jean-Joseph, d'origine modeste, né à Liège dans le quartier populaire de Saint-Séverin, avait des capacités intellectuelles qui attirèrent l'attention du Comte de Mercy-Argenteau. Celui-ci l'engagea comme secrétaire et l'orienta vers le secteur bancaire. Jean-Joseph Henrotte ne tarda pas à voler de ses propres ailes et fonda une banque privée qui devint un des principaux organismes financiers sur la place de Paris. Son fils Hubert (1844-1920) marcha sur ses traces⁴, et sa fille Jeanne (1871-1956) épousa l'héritier d'une famille de la bourgeoisie parisienne, d'origine huguenote, les Audra. Édouard Audra (1876-1914) gèrera une importante société d'assurances maritimes, tout en exerçant un mécénat culturel qui meublera son domicile parisien d'œuvres d'art de haute qualité.

C'est dans ce milieu privilégié que naîtront six enfants, dont deux au moins retiendront aujourd'hui notre attention : Jacques Audra, né en 1895, et Alliette, née en 1897 et décédée en 1962. Entre parenthèses, quel beau prénom que celui d'Alliette, qui lui a été donné par sa marraine, Gabrielle Henrotte, avec le concours de son parrain, Frédéric Masson, l'historien de Napoléon, et qui

⁴ Sur Jean-Joseph et Hubert Henrotte, cf Juliette HEDDE-FOUQUET, « *Famille, si je t'oublie...* ». *Une alliance franco-belge au XIX^e siècle : Dawans-Orban, Esmoingt de Lavaublanche-Henrotte*, Pacy-sur-Eure, 1989, 380 pp. in -8°.

fut Secrétaire perpétuel de l'Académie française !⁵. Entre le frère et la sœur va naître une affection profonde, qu'expliquent le même âge et des affinités de caractère et de goût qui en feront comme une espèce de couple. Et, pendant les huit premières années de leur existence, Jacques et Alliette Audra prendront souvent le chemin de notre Ardenne, pour y passer des vacances dans le domaine de Rendeux, près de Laroche, propriété de leurs parents Dawans. D'où cette évocation que nous avons placée en liminaire, d'où ce petit poème dans lequel Alliette résume ses impressions d'enfant et exhale sa tristesse d'adulte :

*Il y avait une fois vingt-quatre sapins
et deux enfants sur une colline en Belgique.
Ceux-ci mangeaient de grandes tartines de pain
de seigle en admirant au bord du bois magique
le monde (car, c'était pour eux le monde entier !)
qui se déroulait comme la gloire à leurs pieds.*

*La colline est là-bas, les sapins sont par terre,
le plus beau des enfants il est mort à la guerre,
et la gloire où est-elle ? Où est son meurtrier ?
Vous savez bien qu'on a coupé tous les lauriers⁶.*

Oui, les lauriers étaient coupés ! Pendant la première guerre mondiale, Alliette voit mourir son père, une sœur âgée de quatorze ans et, je dirais même surtout, son frère, tombé au champ d'honneur le 25 octobre 1918. Philippe Barrès a évoqué les circonstances de sa mort :

« En octobre 1918, le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied de la division d'Épinal, auquel j'appartenais alors, comptait comme tous ses pareils, trente-deux officiers. Sur ce nombre, deux avaient dû subir, l'année même, à la suite de blessures, l'amputation d'un bras ; ce qui ne les avait pas empêchés de rejoindre le bataillon, à peine guéris. L'un s'appelait Lebigot, l'autre Jacques Audra. Ils se trouvaient donc parmi nous, à la tête de sections ou de compagnies, lors du déclenchement de la grande offensive de

⁵ Comme en témoigne Nicole Audra de Maistre dans la lettre qu'elle m'a adressée le 13 octobre 1995.

⁶ Poème cité par Nicole AUDRA de MAISTRE, *Alliette Audra et Francis Jammes*, dans *Bulletin de l'Association Francis Jammes*, juin 1987, p. 56. Il évoque un endroit proche de Rendeux, lieu-dit : « Les vingt-quatre sapins », et a été publié dans le recueil *Prairies* (1936).

Champagne qui allait rejeter les Allemands vers Metz et la Belgique. Partis avant l'aube, nous fîmes en cours de progression ce qu'on appelait un « passage de ligne », c'est-à-dire que la vague que je commandais dépassa celle de Jacques Audra pour la relever. Je passai non loin de lui, qui était couché par terre en avant de ses hommes couchés eux aussi comme il le fallait. Pâle de fatigue, il leva les yeux vers moi en souriant et répondit à mon « ça va, mon vieux ? » affectueux : « J'aimerais mieux être ailleurs qu'ici », par allusion à une jeune femme dont il m'avait longuement parlé. Je ne l'ai pas revu, ayant été blessé ce même soir. Il fut tué, deux jours plus tard, devant Vouziers, tenu par un régiment de la garde impériale allemande »⁷.

Sa sœur Alliette ne se remit jamais de cette mort tragique. Mais, en même temps, le drame fit éclore sa vocation poétique. Comme l'écrit sa sœur : « Les premiers poèmes d'Alliette sont de février 1919, ils sont faits sans art, leur cri est presque insupportable »⁸ : « Qu'ai-je à faire du printemps, qu'ai-je à faire de l'été ? Soleil, je ne lèverai plus les mains vers toi ! ». Tout au long de son œuvre poétique, Alliette Audra verra réapparaître avec fulgurance et « brisure de l'âme » son frère absent. Je ne choisirai que deux poèmes, parmi les plus caractéristiques, allant de la tristesse à un fragile apaisement.

Farewell

*C'est là qu'il s'est tenu à l'ombre des tilleuls,
Immobile, et donnant son front pâle à baiser;
Tandis qu'autour de lui bondissait l'épagueul
Et que le soir naissait d'un beau ciel apaisé.*

*C'est bien là qu'il est mort puisqu'il est resté seul
Après que tous nous l'eûmes doucement baisé,
Entre les buis amers et les derniers glaïeuls.
« Au revoir », disions-nous d'un timbre malaisé*

*Où tremblait notre Adieu. « Peut-être que la guerre
Avant que vous soyez parvenu aussi loin
Que l'endroit où l'on meurt, ne durera plus guère.... »*

⁷ Philippe BARRÈS, *26 septembre 1918...*, chronique parue dans *Le Figaro* du 26 septembre 1968. L'auteur a placé erronément la mort de Jacques Audra en septembre, alors qu'elle a eu lieu en octobre.

⁸ *La douceur du monde*, *op. cit.*, dans la préface qu'elle intitule *Vie et poésie*. Le poème *Qu'ai-je à faire du printemps* date du 17 février 1919.

*Lui, sans répondre, au moment de tourner le coin,
Eut un si triste sourire qu'il nous fit taire.
Et nous vous avons perdu là, bien-aimé frère ».*⁹

Pax

*O souvent je voudrais que la vie éternelle
Fût simplement cela : quelques-uns réunis
Dans un jardin qu'embaume encor la citronnelle,
Réunis par amour dans l'été qui finit.
L'un d'entre eux serait juste arrivé de voyage.
On le ferait asseoir près de la véranda
Où est la lampe, afin de mieux voir son visage,
Son uniforme usé, sa pâleur de soldat.
La plus jeune viendrait le tenir par sa manche,
On n'oserait pas dire : « Tu es pâle... » Et lui,
Devant cette douceur des très anciens dimanches
Souhaite pour pouvoir pleurer, qu'il fasse nuit.
Une voix s'élèverait alors, la musique
Même de jadis au milieu d'un grand respect
Et du cœur de chacun, dans le soir balsamique
Disant des mots simples : « Mes enfants, c'est la paix ».*¹⁰

Et comme si la blessure de cette mort ne pouvait être, un tant soit peu, cicatrisée que par une naissance en littérature, les recueils de poèmes vont se succéder à une cadence soutenue et attirer l'attention de la critique. Qu'on en juge : *Les œillets du Poète* (1926), *Les Herbes hautes* (1931), *Prairies* (1936), *Voix dans le renouveau* (1938), *Du côté de la neige* (1939), *Rêvé à l'aube* (1945), *Ce que disent les Souffles* (1949), *Poèmes pour Aude* (1949), *Poèmes pour un marin perdu* (1952), *Le lendemain des jours* (1959). À quoi il convient d'ajouter une traduction de *Poèmes* de William Butler Yeats et des *Sonnets* d'Elizabeth Browning.

Dès 1931, Henri Pourrat confesse que *Les Herbes hautes* ont suscité en lui « une émotion rarement éprouvée à la lecture d'un recueil. Un peu celle que m'ont donné cet été les admirables lettres de Katherine Mansfield... cette simplicité directe, ce je ne

⁹ Publié dans *Ce que disent les souffles* (1949) et dans *La douceur du monde*.

¹⁰ Publié dans le recueil *Poèmes pour un marin perdu* (1952) et dans *Poèmes choisis*, Préface de Gabriel Marcel, Paris, Seghers, 1964, p. 167.

sais quoi de dépouillé, d'allant, de haut, cette grande allure fraîche, aérée ». Quelques vingt ans plus tard, le même Henri Pourrat lui confie : Vos poèmes « ont une humilité d'enfance, une sorte de délicieuse gaucherie..... Dans ces grains d'eau se jouent les feux rouges et verts du jour, la merveille »¹¹.

Dans sa chronique, *L'Esprit des Livres*, Edmond Jaloux souligne : « Qui parle du souvenir, de l'espérance, de la nature, de la pitié et de la mort avec des mots simples, lavés comme les cailloux des torrents, ne saurait se tromper sur soi-même ni sur nous »¹². Aussi revient-il sur cette idée dans sa préface aux *Poèmes pour un marin perdu* : « Elle ne met pas dans sa poésie une confession plus ou moins voilée : elle ne fait pas la biographie d'elle-même. Elle extrait simplement des épisodes de chaque jour, ces effluves, ces essences, ces auras – comme on dit en métaphysique – qui sont la vraie rencontre de l'âme avec le monde extérieur. J'allais dire qu'elle constitue la vraie poésie, si je ne m'étais souvenu à temps que justement, tant elle est mystérieuse, nous n'avons pas de vraie définition de la poésie – du moins, de définition assez vaste pour y faire entrer toutes les formes »¹³. Et Gabriel Marcel de renchérir : « Immortalité, éternité, résurrection : ce sont là les mots-clefs auxquels cette poésie est comme suspendue... un nom résonne à mon oreille : Diotima. Du Banquet à l'Hypérion, de Hölderlin à l'Alliette Audra de « Ce que disent les souffles », on discerne une continuité, une trajectoire »¹⁴.

Après de si hauts témoignages, je tenterai à mon tour de dégager les thèmes centraux d'une œuvre que les variations de la mode et les ruptures du goût ont injustement rejetée dans l'ombre, bien que son talent ait été consacré, en 1952, par le prix Gérard de Nerval.¹⁵

Est-il vraiment poète celui qui n'éprouverait pas, profondément en lui, le sentiment de la nature ? Cette nature, Alliette Audra a communiqué intensément avec elle grâce à l'Italie et grâce au mys-

¹¹ Dans trois lettres d'octobre 1931 et d'août 1949 dont des extraits ont été publiés dans *La douceur du monde* (Images d'Alliette Audra – Ses amis ont dit).

¹² Cité dans *La douceur du monde*, *ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Préface aux *Poèmes choisis*, pp. 9-10.

¹⁵ À l'occasion de la parution de *Poèmes pour un marin perdu*.

tère du jardin. Son évocation de la Campagne romaine nous ramène à la « Lettre à M. de Fontanes » de Chateaubriand, à l'Antiquité engourdie, dans la fuite et la pérennité du temps. Le double poème de l'*Invitation à la Toscane* se termine par un nocturne tout odorant des parfums d'un jardin où le choc des images provoque une étrange clarté tandis que le lys rouge de Florence jette sa flamme sur les montagnes bleues. Mais écoutons plutôt :

*Je pense à cette heure aux montagnes de la Sabine,
bleu turquoise sur un ciel de cérule
Je pense à la Campagne qui gît dépouillée d'asphodèles,
et désertée des hommes jusqu'aux Marais Pontins.
C'est le soleil de mai dévastant l'horizon d'un feu irrémissible,
et la fièvre va naître, au soir, dans les ravins...
Le printemps de Rome a fui comme un royal cyclone
après avoir jeté sa profusion de roses et ses glycines mauves
sur le Palatin mort et les vieilles collines.
Là-bas les paysans, les sages, aux noms antiques,
qui vivent dans les branchages et s'appellent Virgile,
leurs femmes aux yeux sévères, parées de lourd corail,
délaisant les cabanes vont monter aux Abruzzes.
Et la mer engourdie, et l'herbe des champs latins
à peine, au souffle court de ce précoce été
auront un tremblement. Personne, aucun témoin
à la sieste implacable où dort le monde ancien.
Seuls des buffles gris, sur un tertre, immobiles
Et le grand aqueduc qui chevauche la plaine... »¹⁶.*

Invitation à la Toscane

*Écoutez, mon ami : c'est comme un saint visage
qu'aurait baisé le ciel et sur quoi resterait
la douceur d'amour, et le rire éternel...*

*Ce n'est pas un pays, ni même un paysage :
La Toscane est un rêve que l'on fait à genoux.
Elle a gardé sur elle l'empreinte et le mystère
du jour que Dieu la fit.
Elle est restée fidèle à la pensée du Verbe,
et le souffle l'anime de l'ancien paradis.*

¹⁶ Publié dans *Les ailettes du Poète* (1926) et dans les *Poèmes choisis*, p. 21.

*C'est pourquoi ceux qui vont à travers ses collines,
– passants de quelques heures – s'arrêtent,
et se souviennent de leur âme immortelle.*

*Et pourquoi je voudrais, mon ami,
vous sacrer voyageur de ces bleus Appenins
d'où l'on voit, toujours bleues, deux mers à l'infini.
Au seuil de cet abîme d'azur et d'allégresse
viendraient [se] taire une à une, aux sons des campaniles,
les cloches du passé, les ailes d'amertume...
jusqu'au grand crépuscule, alors, où vous verriez,
comme un lys de rubis, au sein pur de la nuit,
Florence s'allumer...¹⁷*

Et ceci, qui résume toutes ses impressions italiennes :

*J'ai eu soif ce soir d'un jardin romain
où je marcherais vous donnant la main,
dans une allée où l'ombre des cyprès
serait si complète qu'elle éteindrait
le jour même au fond de nos yeux. Ensemble
sans un mot (comme deux enfants qui tremblent
de voir finir un jeu), nous serions sages :
hors du temps, hors de l'espace, hors de l'âge¹⁸.*

Ailleurs, toujours sur le même thème, Alliette Audra affirme son sens des couleurs et des nuances avec *La visite au jardin*. Mais elle consacre sa fraternité avec le soleil – soleil du cosmos, soleil de l'âme – lorsqu'elle s'écrie :

*Des rameaux entre vous et moi se croisent
Vous éclairez les branches et je tremble
Dans l'air pur que votre clarté pavoise
De ce qui nous sépare et nous rassemble.¹⁹*

Et enfin, ce jardin meurtri après l'orage, n'est-ce pas elle, en filigrane ? Fragilité des herbes et des fleurs, fragilité de l'être. Cette « mouette vue au soir de la Pentecôte, solitaire sur le

¹⁷ Publié dans le même recueil et dans les *Poèmes choisis*, p. 23. La correction [se] taire me paraît s'imposer.

¹⁸ Publié dans *Prairies* (1936) et dans les *Poèmes choisis*, p. 40.

¹⁹ Extrait du poème *Le buisson*, publié dans *Le lendemain des jours* (1959), et dans *La douceur du monde*.

Vexin », c'est, à coup sûr, la poétesse « perdue au-dessus des blés grandissants, venue on ne sait de quel océan », et qui s'abat, au cœur du verger, « imaginant qu'[elle] meurt dans un bouquet d'écume »²⁰. Errance, exil permanent du poète, malgré son désir de s'identifier avec la nature, les arbres, les êtres vivants, car, déclare-t-elle : « nous voudrions trouver sur l'autre bord du monde/ les mêmes fleurs qu'ici, les mêmes jeux de l'onde/ la truite entre deux eaux, le seigle dans les champs, le même vieux berger qui s'endort en marchant... et que tout soit encore ce qui a été »...²¹.

Aussi revient-elle volontiers à son enfance, aux heures heureuses de l'Ardenne : « J'irai, écrit-elle, sous le sapin noir, loin du blanc tilleul. J'écouterai le vent, j'aurai froissé des feuilles/ Sous mes pas en marchant »... pour conclure : ... « Le grand sapin noir est l'arbre de ma vie. Et quand vient la rafale, toujours je m'enfuis/ Sous sa ramure où, peu à peu, s'éteint le bruit/ Excessif de mon cœur »²². À cet instant, Alliette Audra reprend sa méditation sur *Le Temps* :

*Les horloges peuvent sonner,
Le temps est sorti de ma vie,
Elles n'ont rien à me donner.
Leurs douze coups m'ont poursuivie*

*Afin que je renonce et lutte
Dans un effort illimité,
Jusqu'au soir où une minute
A contenu l'éternité*²³

Alors la poétesse peut libérer la force qui est en elle, sous la clarté de la « vieille lune ronde, mère du délire »²⁴. Et d'affirmer : « Si le lac devenait l'océan/ À force de courage et de vent/ J'irais vite me mettre devant/ J'ai fait un pacte avec l'ouragan... »²⁵.

²⁰ Le poème a pour titre : *Une mouette vue au soir de la Pentecôte, solitaire sur le Vexin*, dans le recueil *Les herbes hautes* (1931). Publié également dans les *Poèmes choisis*, p. 29.

²¹ Ce poème sans titre figure dans le recueil *Voix dans le renouveau* (1938) et dans les *Poèmes choisis*, p. 59.

²² Extrait de *Tannenbaum*, dans *Poèmes pour un marin perdu*, pp. 60-61.

²³ Publié dans *Le lendemain des jours* (1959) et dans les *Poèmes choisis*, p. 186.

²⁴ Ce vers figure dans le poème *Une âme bergère*, dans le recueil *Le lendemain des jours* (1959) et dans les *Poèmes choisis*, p. 173.

²⁵ Première strophe du poème *De courage et de vent*, du recueil *Le lendemain des jours* (1959) et dans *La douceur du monde*.

Voilà une violence extrêmement rare chez elle, mais la poétesse, quelques lignes plus loin, ne s'identifie-t-elle pas à « l'océan illimité » ? Et cette identification s'étend bientôt à toutes les forces de la nature : « J'ai une immense flamme/ Pour m'éclairer au milieu du cœur. De quoi réduire en cendre Paris »²⁶.

Elle n'en fera rien, elle préférera calmer cet élan sauvage en regardant cette flamme, pour l'appivoiser, et cela nous vaut un poème qui aurait ravi Gaston Bachelard, exégète souverain du feu.²⁷

*Qu'espères-tu, bougie à la flamme si lasse
Qu'à peine un peu de cire laisse vacillante ?
Un enfant l'éteindrait s'il parlait à voix basse.
Je ne te parle pas. C'est mon âme qui chante.
Et de te voir baisser, j'apprends la haute vie.
Quand l'ombre qui s'attable déroule sa nappe
Et que l'obscurité l'ayant partout suivie
Croit te vaincre, d'un saut ta lueur lui échappe,*

*Et bouge encore, danse contre la tenture
De perse et refait plus rouges soudain, les roses
Dont les couleurs avaient sombré dans l'aventure
De la nuit. Et tu décrois, et tu te reposes
Et tu remontes.
O qu'espères-tu bougie ?
Ta cire est écoulée : une goutte liquide
Imperceptible à l'œil.
Et des roses rougies
Par un reflet qui plane sur un bougeoir vide...²⁸*

Nous venons de prendre une vue générale de l'œuvre d'Alliette Audra. On y ajoutera, chemin faisant, plus de détails. Mais il est temps, je pense, d'expliquer pourquoi je l'ai placée entre Francis Jammes et Charles Du Bos.

Dans les quelques poèmes qui viennent d'être lus, peut-on déceler une quelconque influence du poète des *Géorgiques chrétiennes* ? Pour ma part, je n'en vois aucune, sinon, du point de vue métrique, ce que l'on appelle l'enjambement, autrement dit « le report au vers suivant de plusieurs mots nécessaires au sens des

²⁶ Du poème *Place Dauphine*, dans *Le lendemain des jours* (1959) et les *Poèmes choisis*, p. 169.

²⁷ Gaston BACHELARD, *La flamme d'une chandelle*, 2^e éd., Paris, 1962, in-8°.

²⁸ Dans *Le lendemain des jours* (1959) et les *Poèmes choisis*, p. 195.

premiers vers ». Cette discordance entre le mètre et la syntaxe, Francis Jammes la manie avec une sorte de virtuosité sensuelle. Ce qui fera dire à Claudel : « Il tire sur la corde sans savoir combien de coups du battant sur la paroi, combien de syllabes, quel nombre de bronze et de cristal s'épandra en ondes élargies au-dessus de la campagne attentive »²⁹. Chez Alliette Audra, l'emploi du procédé est parfois plus arbitraire et moins sûr. Enfin, les poèmes où elle s'inspire visiblement de son modèle ne comptent pas parmi les mieux venus. On s'était attendri sur les ânes qui vont au Paradis. On sent une copie laborieuse de ce charmant modèle dans *La Mort d'un âne*³⁰. Alors, pourquoi et comment associer les noms de Francis Jammes et d'Alliette Audra ?

La réponse est contenue, en partie, dans la correspondance échangée entre les deux poètes pendant deux ans, entre 1936-1938 et qui compte au moins soixante lettres de Francis Jammes, en partie dans l'ouvrage posthume de Francis Jammes qui a été publié en 1948, en partie aussi dans deux articles de Nicole Audra de Maistre sur Alliette Audra et Francis Jammes et les informations que m'a aimablement fournies Juliette Fouquet, filleule de la poétesse³¹.

On sait par leur sœur que Jacques et Alliette Audra, qui avaient reçu une excellente instruction privée, étaient avides de lecture. « Ils aimaient lire, écrit-elle, d'abord les livres d'enfants, plus tard ceux qui font rêver, très vite tous les poètes français et anglais et les auteurs les plus récents : Jammes, Mauriac, Gide, Péguy »³². En 1916, Alliette Audra et Sabine Hoppenot, demi-sœur d'un ambassadeur, ami de Claudel, écrivent à Francis Jammes pour lui faire part de leur admiration. Il leur répond gentiment³³. Vingt ans plus tard, le recueil *Prairies* qu'Alliette adresse à Jammes amorce le déclic. Chez le patriarche vieillissant, qui n'a plus que deux ans

²⁹ Paul CLAUDEL, *Accompagnements*, dans *Ceuvres en prose*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 546. Cité par J. P. INDA, *Francis Jammes par delà les poses et les images d'Épinal*, Pau, 1975, p. 202 (Coll. « Béarn Adour »).

³⁰ Du recueil *Du côté de la neige* (1939) et dans les *Poèmes choisis*, p. 74-75.

³¹ Francis JAMMES, *Le patriarche et son troupeau : Propos sur la poésie – Les airs du mois*, Paris, Mercure de France, 1948 ; Nicole AUDRA de MAISTRE, *Alliette Audra et Francis Jammes: Quelques notes sur la correspondance inédite de Francis Jammes avec Alliette Audra*, dans *Bulletin de l'Association Francis Jammes*, 1987, p. 56-67.

³² [Nicole AUDRA de MAISTRE], *Vie et Poésie*, préface de *La douceur du monde*.

³³ Nicole AUDRA de MAISTRE, *Alliette Audra et Francis Jammes*, art. cit., p. 56.

à vivre, et vient de publier *Sources*³⁴, c'est une révélation qui a toutes les apparences d'un coup de foudre sentimental et spirituel. Jugez plutôt : « *Air de décembre* ». Pour clore cette année 1936 j'ai placé auprès de la Vierge devant laquelle priait ma mère une lettre que Paul Claudel m'a écrite au sujet des pages que je lui ai consacrées dans le numéro de décembre de la N.F.R., et celle d'une jeune fille dont on me dit que le charme est aussi grand que celui que je goûte dans ses poèmes : Alliette Audra. Je sais qu'elle est fine comme l'ombre d'un peuplier avec des fils de rosée dans les cheveux. Elle chante au vieux pèlerin que je suis : ... « Il y a dans le mur de Mistral, à Maillane, une source devenue fontaine où viennent puiser les jeunes filles ; la fontaine est extérieure à ce mur, le village vient y boire en riant, elle appartient à la Provence et au monde. J'ai vu un matin de septembre des enfants aux cheveux relevés qui puisaient l'eau et repartaient riches d'un trésor liquide sans savoir à quelles sources elles se désaltéraient, ou sans y penser... Je songe que vos Sources ont un destin plus grand, certes ; mais qu'à l'image de celle du jardin de Maillane elles abreuvent et vivifient et régénèrent, par le fait même qu'elles sont de l'eau vive, et même ceux qui ne savent ou ne voudraient savoir de quelle montagne – de quel poète elles jaillissent... »

Et Francis Jammes d'ajouter : « Il me semble que cette louangeuse m'apporte la guirlande de scilles des bois, petits lis de ciel bleu, suspendue par Cézanne aux doigts de l'une de ses figures d'Aix-en-Provence »³⁵.

Aussi, lorsque Alliette Audra publie en 1938 ses *Voix dans le Renouveau*, Francis Jammes soutient une dernière fois l'effort poétique de sa protégée par une préface où le mage d'Orthez a finement décelé ce qui le touchait personnellement dans l'originalité, la spécificité de l'œuvre d'Alliette :

« Je ne sais rien qui ressemble davantage à un ruisseau que cette poésie. Elle vient bercer, ranimer et flatter de son murmure le vieil homme qui fut durant un demi-siècle le jouet des frelons... Il la boit de tout son cœur, il en absorbe la lumière venue de plus haut que la source : du ciel où se profile la ligne flexible et jamais longue du grand art... »³⁶.

³⁴ J. P. INDA, *op. cit.*, p. 155 : « Les Sources exhalent la fraîcheur des trous herbeux et des sous-bois dans un ruissellement de lumière automnale ».

³⁵ Francis JAMMES, *Les airs du mois*, *op. cit.*, p. 95-96.

³⁶ Francis JAMMES, Préface à *Voix dans le renouveau* (1938), reprise partiellement dans *La douceur du monde*.

Dans ses relations avec Alliette Audra, Francis Jammes me paraît avoir associé ce que son biographe, J. P. Inda, appelle le chant de son *âme adolescente* et le chant de son *âme de faune*³⁷. La filleule d'Alliette Audra, Juliette Fouquet, a vu juste lorsqu'elle estime que le vieux poète retrouvait en elle à la fois Clara d'Ellebeuse, Almaïde d'Entremont et un ange de Botticelli habillé par Lanvin³⁸. De fait, au témoignage de ses proches, Alliette Audra avait un charme rare, une taille élancée, des cheveux de neige avant sa trentième année, un regard profond et attentif³⁹. On comprend que Francis Jammes ait été conquis par l'aura spirituelle qu'elle dégageait.

De son côté, l'admiration fervente, qu'Alliette Audra vouait à l'orgueilleux ermite des Pyrénées ne s'est jamais démentie. Témoin ce poème qu'elle dédie à sa mémoire en 1945 :

*Poète qui le voyez, dites-moi
comment est Dieu. Vous aviez soif de lui :
Alors est-il la source ? Dans les bois
vous avez été le chasseur qui suit*

*l'innocent chevreuil doré. Dieu est-il
un peu comme ces douces créatures
que notre dureté met en péril ?
Est-il apparenté à la nature,*

*ou l'aurait-il faite hélas, étrangère
à sa beauté ? Poète des vallons
pyrénéens tout garnis de fougères,
le ciel a-t-il été bâti selon*

*la pente des collines de la terre ?
Vous qui aviez jadis un tel plaisir
dans l'herbe, cachait-elle un grand mystère ?
Y a-t-il un au-delà au désir
quand l'espérance a fait place à l'amour ?*

*Poète qui avez rouvert vos yeux,
les ayant clos ici-bas sans retour,
ô fermez les miens, je voudrais voir Dieu... »⁴⁰.*

³⁷ J. P. INDA, *op. cit.*..., pp. 58-63

³⁸ Lettre de M^{me} Juliette Hedde-Fouquet, du 3 octobre 1995.

³⁹ Lettre de M^{me} Juliette Hedde-Fouquet, du 3 octobre 1995.

⁴⁰ Publié dans *Rêvé à l'aube* (1945) et dans les *Poèmes choisis*, p. 120.

Cette apostrophe posthume et interrogative m'amène tout naturellement à quitter le versant Francis Jammes pour aborder le versant Charles Du Bos⁴¹.

Contrairement à l'alliance poétique qui unissait Alliette Audra et Francis Jammes, les relations de la poétesse avec le critique appartiennent plus à un univers spirituel qu'elles ne relèvent de préoccupations littéraires. Et, pourtant, si la poétesse a fréquenté assidûment le salon de ce « conversationniste » éblouissant, si bien analysé dans ses œuvres par notre confrère André Molitor⁴², c'est qu'ils avaient en commun la même prédilection pour la littérature anglo-saxonne. Shelley, Keats, étaient, en quelque sorte, leur aliment quotidien. L'un et l'autre ont traduit les sonnets d'Elizabeth Browning. Avec Alliette Audra, Du Bos pouvait parler de William Butler Yeats qu'Edmond Jaloux avait fait connaître à la jeune poétesse. Alliette Audra traduira en effet, dans les années 1943-1944, quelques poèmes de Yeats, mais ne les publiera qu'en 1956, en mémoire à Edmond Jaloux⁴³. Sa traduction révèle une étonnante maîtrise de la langue anglaise et du vocabulaire original, truffé de néologismes, du poète irlandais. En outre, la sélection qu'elle a opérée est sans doute révélatrice de sa personnalité à elle. Elle partage avec Yeats une dévotion emblématique à la Rose, elle s'identifie à la « blanche femme aux innombrables songes » du poète et, sans doute, aurait-elle voulu être, elle aussi, « un oiseau blanc sur l'écume de la mer ». Elle a également la même conception de la création poétique que Yeats, faite « de solitude et de labeur ». Mais si l'on met en parallèle le génie de Yeats et le talent d'Alliette Audra, on doit, bien sûr, objectivement reconnaître la supériorité du premier. Il est difficile de surpasser la grandeur hallucinée du poème des Métamorphoses⁴⁴.

Ne m'entendez-vous point appeler, blanc chevreuil qui n'avez pas de cornes ? J'ai subi la métamorphose, et me voici chien courant dont une oreille a la couleur du sang. Je fus dans le

⁴¹ Sur Charles DU BOS, voir, entre autres, *Hommages à Charles Du Bos*, contributions de François Mauriac, Charles Morgan, Gabriel Marcel, Jacques Madaule etc..., intégré dans l'ouvrage de Charles DU BOS, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Plon, 1945 (Coll. « Présences »), pp. 113-276.

⁴² André MOLITOR, *Charles Du Bos vu à travers ses livres*, *ibid.*, pp. 217-240.

⁴³ Élisabeth Barrett BROWNING, *Sonnets*. Sonnets from the Portuguese. traduits de l'anglais par Alliette AUDRA, Paris, Corrèa, 1945 – William Butler YEATS, *Poèmes*. Traduits de l'anglais par Alliette AUDRA, Paris, La Colombe, 1956.

⁴⁴ W. B. YEATS, trad. Alliette AUDRA, p. 47.

*Sentier des Pierres et le Bois des Épines, car quelqu'un a caché
sous mes pas la haine, l'espoir, le désir et la peur, de sorte que
jour et nuit je vous poursuiève.*

*Un homme est venu sans bruit avec une baguette de coudrier : il
m'a soudainement transformé ; je regardais ailleurs, et
maintenant mon langage n'est plus que l'aboïement d'un chien : et
le Temps, la Naissance et la Variation passent en se hâtant.*

*Je voudrais que le Sanglier au poil lisse eût débouché de
l'Occident, déraciné du ciel le soleil, la lune et les étoiles et qu'il
s'étalât grondeur dans l'obscurité pour y dormir.*

Comme dans un orchestre où un violoniste, placé à côté d'un confrère doté d'un meilleur instrument, voit progressivement son violon améliorer le son et la vibration par une sorte d'empathie, il ne fait aucune doute que la fréquentation de Yeats par Alliette Audra a eu sur son écriture une influence positive, influence opportunément relayée par les entretiens qu'elle avait avec Charles Du Bos.

Dans le témoignage public qu'elle a rendu à Charles Du Bos sous le titre : *Un témoin de la vie intérieure*, la poétesse note d'ailleurs : « Qu'il fût question, dans un entretien, de Maurice de Guérin, de Keats, de Shelley, Robert ou Elizabeth Browning, pour mentionner quelques-uns des poètes qu'ensemble nous avons aimés, toujours Charles Du Bos les envisageait à leur suprême niveau, poussé d'un élan irrésistible vers cette cime de leur génie où le colloque avec l'inspiration prend sa source et où s'achève la courbe ascendante d'une destinée »⁴⁵.

Outre ces affinités électives, Charles Du Bos et Alliette Audra se trouvaient confrontés à la maladie : récurrente et poignante chez le critique, fragilisante chez la poétesse. Mais si Charles Du Bos, sous le dur poignard de la souffrance, a conduit sa pensée critique jusqu'à l'exténuement, Alliette Audra accueille en même temps les nourritures terrestres à côté des aliments spirituels. Dans un poème, resté longtemps inédit, n'a-t-elle pas déclaré :

⁴⁵ Alliette AUDRA, *Un témoin de la vie intérieure*, dans *Résurrection*, *Cahiers de culture chrétienne*, n° 13, (consacré à Charles Du Bos), p. 121.

« Ce que j'ai plus aimé sur terre, c'est la terre/ avec ce qui sort d'elle et reste son mystère »⁴⁶.

Ainsi, entre Francis Jammes et Charles Du Bos, Alliette Audra a su affirmer un chant personnel, sauvegarder sa lucidité de femme et de poète. Son œuvre se caractérise par une forte unité, la cohésion de la pensée et de l'expression pendant quelque trente ans de création. Elle me paraît culminer avec *Le lendemain des jours* dédié, en 1959, à la mémoire de sa mère – « l'immortelle bien-aimée » – et qu'elle nous laisse un peu comme un testament. Elle avait longuement médité sur son art. Rejoignant le Rimbaud de « Je est un autre », elle déclare : « La Poésie, c'est quelqu'un d'autre », et elle en perçoit avec une acuité quelquefois douloureuse l'exotisme spirituel : « La Poésie est une union avec tous ou quelques-uns, et c'est aussi, hélas ! une solitude sans frontière ». « La solitude de la poésie me cerne toujours plus et peuple la solitude qu'elle crée »⁴⁷.

Et si l'on voulait la situer dans une famille d'esprits, exercice cher à Charles Du Bos, c'est à côté d'Élizabeth Browning, d'Eugénie de Guérin, de Katherine Mansfield qu'il faudrait l'installer, sans oublier certaine parenté avec Rilke – auquel elle a dédié au moins deux poèmes – lorsqu'elle écrit : « c'est un secret qu'on ne doit à personne : jamais le cœur ne guérira d'une île »⁴⁸. D'autre part, si l'on cherche dans son œuvre des résonances musicales, c'est dans la *Psyché* de César Franck, l'*Elégie pour violoncelle* de Gabriel Fauré ou le *Poème pour violon* d'Ernest Chausson que l'on trouve les échos les plus intimes de son inspiration, elle qui confessait : « J'espère tout sentir en musique »⁴⁹. Étant de complexion fragile, sa méditation avec la mort a été de tous les instants :

*Si je meurs au printemps, j'aurai peine à mourir,
à cause des parfums issus du refléurir;
de la verte saison qui rend verte la terre
et qui remplit de bleu la limpide atmosphère,*

⁴⁶ Fac-similé du manuscrit de la poétesse dans *La douceur du monde*, à la dernière page.

⁴⁷ *Le cahier bleu* (extraits), dans *Poèmes choisis*, pp. 207-208.

Dans le *Cahier bleu*, *op. cit.*, p. 209.

⁴⁸ *Le peuplier de Muzot*, dans *Ce que disent les souffles* (1949) et dans les *Poèmes choisis*, p. 147 ; *Le bassin*, dans *Ce que disent les souffles* (1949), p. 156 ; *Une île*, dans *Le lendemain des jours* (1959) et dans *La douceur du monde*.

⁴⁹ Dans le *Cahier bleu*, *op. cit.*, p. 209.

– de tous ces pommiers blancs, des narcisses, de vous...
(figure évanouie et pourtant bien debout,
habitant d'un passé fidèle à ma mémoire,
vivant, aujourd'hui mort, d'une ancienne histoire)
qui fûtes, à l'image des fleurs et des jours,
le passant fugitif du plus candide amour.

Si je meurs en été, ce sera sans faiblir;
réconfortant ceux-là qui me verront pâlir;
(à cause qu'en été on aime les voyages,
et qu'on monte en rêvant par delà les nuages)
après un long regard, au soleil, sur les toits
où nos clameurs d'enfants rejoignaient autrefois
les appels des ramiers. Comme on part en vacances
Je mourrais en été, sans goûter la souffrance.

Si je meurs en hiver, et qu'il fasse encor nuit,
je chercherai d'abord à ne faire aucun bruit,
bénissant le silence en lequel Dieu m'attire !
Si je meurs en hiver, je mourrai sans rien dire.

Mais j'aurais un sourire en mourant à l'automne,
sans que ma joie, en rien, puisse blesser personne :
en raison de cet ange, unique, fraternel,
parti un jour d'octobre à son assaut du ciel,
et qui, témoin du souhait de toute ma vie,
y mettrait cette fleur d'ultime poésie,
en arrêtant pour moi l'ineffable destin,
de partir en automne, et lui donnant la main... »⁵⁰

Il y a un Dieu pour les poètes et le poète est souvent un voyant, un oiseau-prophète. Alliette s'est éteinte le 20 novembre 1962. À ce moment, sur le lac Léman, la brume neigeuse de l'automne avait comme un parfum d'éternité⁵¹.

⁵⁰ Publié dans le recueil *Les herbes hautes* (1931) et dans les *Poèmes choisis*, p. 30-31.

⁵¹ Cette étude doit beaucoup à la documentation, aux informations que m'ont confiées la Comtesse Jean de Maistre et Madame Juliette Hedde-Fouquet, respectivement sœur et filleule de la poétesse. Leur finesse et leur lucidité m'ont été d'un secours inappréciable. Qu'il me soit permis d'associer à ce sentiment de reconnaissance Mademoiselle Sarah Bluet, de l'Académie Grétry de Liège, récitant sensible des poèmes d'Alliette Audra lors de la séance du 6 mai 1996. Je remercie enfin Monsieur le Consul Général de France à Liège et Madame Dominique Pin de l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter à cette étude.

Académie Royale de Belgique
Palais des Académies
Rue Ducale 1
B-1000 Bruxelles
Imprimerie DUCULOT S.A. (Gilly)